

LES
LITTÉRATURES
POPULAIRES

DE
TOUTES LES NATIONS



TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS



TOME IV



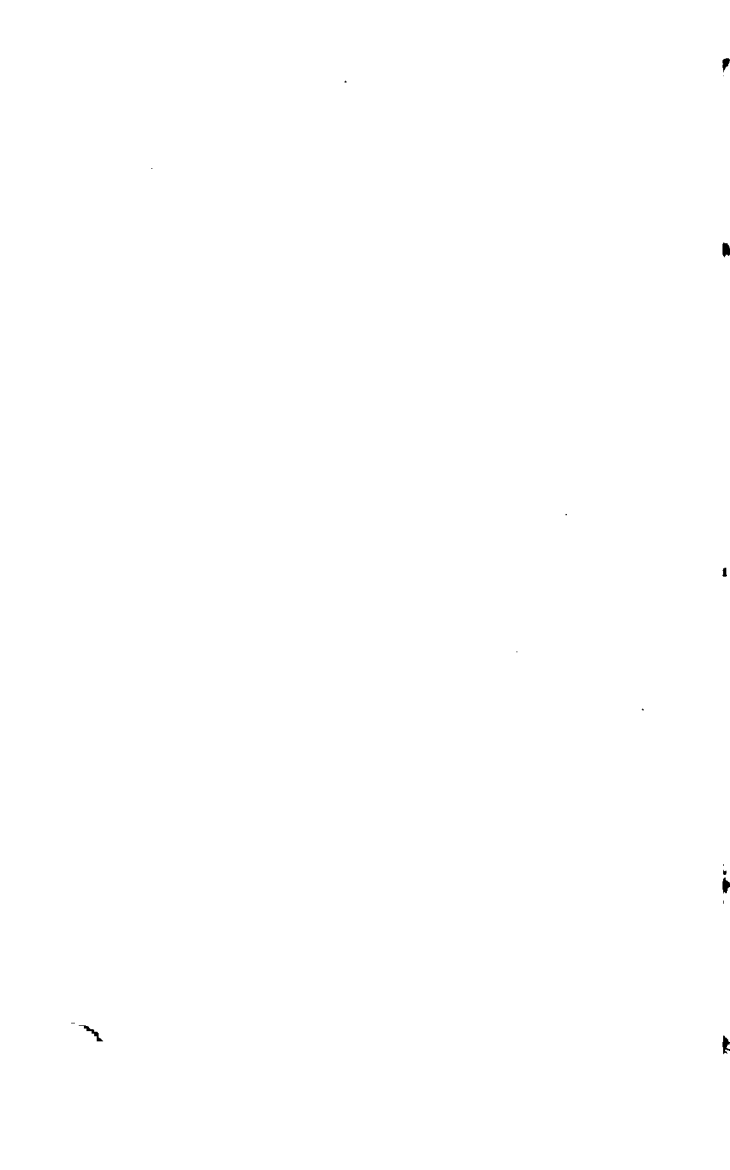
PARIS
MAISONNEUVE ET C^o, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1882



Tous droits réservés



LES CONTES POPULAIRES
DE
L'ÉGYPTE ANCIENNE

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

G. MASPERO

Professeur au Collège de France
Directeur général des Musées d'Égypte



PARIS

MAISONNEUVE ET C^o, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1882

—
Tous droits réservés

de dévots confrères flairaient sans doute un piège du démon. Quoi qu'il en soit, le roman était là, incomplet du début, mais assez bien conservé partout ailleurs pour qu'un savant accoutumé au démotique le déchiffra sans trop de difficulté. L'étude de l'écriture démotique (1) n'a jamais été populaire parmi les égyptologues : la ténuité et l'indécision des caractères qui la composent, la nouveauté de plusieurs formes grammaticales, l'aridité ou la niaiserie des textes, ont effrayé ou rebuté bien des gens. Ce que M. de Rougé avait fait pour le papyrus d'Orbiney, M. Brugsch était seul capable de le faire pour le papyrus de Boulaq : la traduction qu'il en a donnée dans la Revue archéologique est si fidèle, qu'aujourd'hui encore on n'a presque rien à y changer (2).

Des trouvailles récentes ont accru nos richesses. En 1874, M. Goodwin, furetant au hasard dans la collection Harris, que le British Museum venait d'acquérir, mit la main sur les Aventures du Prince Prédestiné (3), et sur un fragment qu'il prit pour

(1) On nomme écriture démotique l'écriture employée aux usages de la vie civile à partir de la XXVI^e dynastie. C'est une forme très-rapide et très-abrégée de l'ancienne écriture cursive connue sous le nom de hiéroglyphique.

(2) C'est le Conte de Sani-Khâmoïs, p. 43-82 de ce volume.

(3) Transactions of the Society of Biblical Archaeology, t. III, p. 599; annoncé par M. Chabas à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 17 avril 1874; cf. Bulletin, 1874, p. 92, 117-120, et p. 29-42 de ce volume.

de revenants (1). Ajoutez que certaines œuvres considérées généralement comme des documents historiques, les Mémoires de Sinouhit (2), la Querelle entre l'employé et le paysan (3), les négociations entre le roi Apôpi et le roi Soknounri (4), sont en réalité des morceaux de littérature romanesque. Même après vingt siècles de ruines et d'oubli, l'Égypte a conservé presque autant de contes amusants que de poèmes lyriques ou d'hymnes adressés à la divinité.

I.

L'EXAMEN de ces contes soulève diverses questions plus ou moins difficiles à résoudre. Sont-ils originaires du pays même, ou l'Égypte les a-t-elle empruntés à des peuples voisins qui les connaissaient avant elle? Je ne prétends pas indiquer tout ce que le Conte des Deux Frères, par exemple, a de commun avec des récits recueillis ailleurs, un peu partout; mais prenez-en quelques traits au hasard, et vous serez éton-

(1) Le texte hiéroglyphique est encore inédit; mais la version hiéroglyphique ne tardera pas à paraître.

(2) Lepsius, Denkmäler, Abth. VI, pl. 104-106 et p. 83 sqq. de ce volume.

(3) Lepsius, Denkmäler, Abth. VI, pl. 108-110, 113-114; Papyrus Butler 527, au British Museum.

(4) Sallier, I, pl. 1-3; pl. 2 verso.

mesure de précaution des plus naturelles : on enchante son cœur, on le place en lieu sûr, au sommet d'un arbre; tant qu'il y restera intact, aucune force ne prévaudra contre le personnage auquel il appartient. Cependant, les dieux, descendus en visite sur la terre, ont pitié de la solitude de Bitiou et lui fabriquent une belle femme. Il en tombe amoureux fou, lui confie le secret de sa vie, et lui recommande de ne pas quitter la maison, car le fleuve qui passe à travers la vallée s'éprendrait d'elle et ne manquerait pas à vouloir l'enlever. Cette confiance faite, il part pour la chasse, et naturellement la fille des dieux s'empresse d'agir au rebours des prescriptions de son mari : le fleuve la poursuit et s'emparerait d'elle, si le cèdre qui joue, on ne sait trop comment, le rôle de protecteur, ne la sauvait en livrant une boucle de sa chevelure. La boucle, charriée jusqu'en Égypte, est remise à Pharaon, et Pharaon, conseillé par ses magiciens, envoie des troupes à la recherche. La force échoue une première fois ; à la seconde tentative la trahison réussit, Pharaon coupe l'Acacia, et la chute de l'arbre produit la mort immédiate de Bitiou. Trois années durant il reste inanimé ; mais la quatrième il ressuscite avec l'aide de son frère, et songe à tirer vengeance du mal qu'on lui a fait. C'est désormais entre l'épouse infidèle et le mari outragé une lutte implacable. Bitiou se change en taureau et dévoile l'indignité de la fille des dieux : la fille des dieux obtient qu'on égorge le taureau. Du sang naissent deux

La boucle de cheveux enivre Pharaon de son parfum ; dans un récit breton, la mèche de cheveux lumineuse de la princesse de Tréménéazour rend amoureux le roi de Paris (1). Bitiou place son cœur sur la fleur de l'Acacia ; dans le Pantchatantra, un singe raconte qu'il ne quitte jamais la forêt où il habite sans y laisser son cœur caché dans le creux d'un arbre. Anoupou est averti de la mort de Bitiou par du vin et de la bière qui se troublent ; dans divers contes européens, un frère parlant en voyage annonce à son frère que le jour où l'eau d'une certaine fiole se troublera, c'est que lui sera mort (2). Et ce n'est pas seulement la littérature populaire qui possède l'équivalent des aventures de Bitiou : les religions de la Grèce et de l'Asie occidentale renferment des mythes qu'on peut leur comparer presque point par point. Pour ne citer que le mythe phrygien, Alys dédaigne l'amour de la déesse Cybèle, comme Bitiou l'amour de la femme d'Anoupou ; il se mutilé comme Bitiou (3) ; de même que Bitiou en vient de changement en change-

(1) F. M. Luzel, Troisième Rapport sur une mission en Bretagne, dans les Archives des Missions Scientifiques, II^e série, t. VII, p. 192 sqq.

(2) Voir tous les exemples réunis dans Cosquin, p. 10-12.

(3) Cf. dans le Du deà Syrià, 19-27, l'histoire de Combabos, où le thème de la mutilation est plus intelligemment développé que dans le Conte des Deux Frères. Bitiou se mutilé après, ce qui ne prouve rien ; Combabos se mutilé avant l'accusation, ce qui lui permet de se disculper.

ment à n'être plus qu'un persée, *Atys* est transformé en pin (1). D'autres ont fait ou feront mieux que moi les rapprochements et les comparaisons nécessaires ; j'en ai dit assez pour montrer que les deux récits, dont est sorti le conte égyptien, se retrouvent ailleurs qu'en Égypte, et en d'autres temps qu'aux époques pharaoniques.

Est-ce une raison suffisante à déclarer qu'ils ne sont pas ou sont originaires de l'Égypte ? Un seul point me paraît hors de doute pour le moment : la version égyptienne est de beaucoup la plus vieille que nous ayons. Elle nous est parvenue en effet dans un manuscrit du XIV^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire nombre d'années avant le moment où nous commençons à reconnaître la trace des autres. Si le peuple égyptien a emprunté ou transmis au dehors les données qu'elle contient, l'opération a dû s'accomplir à une époque plus ancienne encore ; qui peut dire aujourd'hui comment et par qui elle s'est faite ?

II

QUE le fond soit ou ne soit pas étranger, la forme est partout égyptienne : s'il y a eu as-

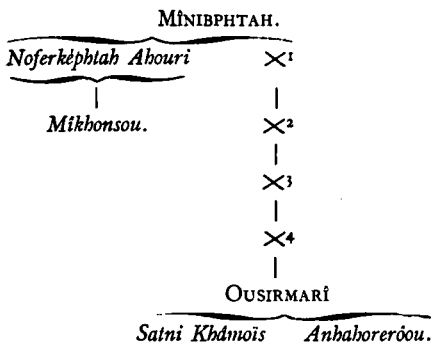
(1) Le côté mythologique de la question a été mis en lumière par M. Fr. Lenormant, dans *Les Premières civilisations*, t. I (édition in-8°), p. 375-401.

de soldats habillés en esclaves ou en prisonniers de guerre. Polyen raconte comment Nêarque le Crétois prit la ville de Telmissos, en feignant de confier au gouverneur Antipatridas une troupe de femmes esclaves. Des enfants enchaînés accompagnaient les femmes avec l'appareil des musiciens, et une escorte d'hommes sans armes surveillait le tout. Introduits dans la citadelle, les hommes d'escorte ouvrirent chacun l'étui de leur flûte qui, au lieu de l'instrument, renfermait un poignard nu, fondirent sur la garnison et s'emparèrent de la ville (1). Si Thoutii s'était borné à charger ses soldats de vases ordinaires ou de boîtes renfermant, sous prétexte de trésors ou d'instruments, des lames bien affilées, je n'aurais rien à objecter contre l'authenticité de son histoire. Mais il les accabla du poids de vases énormes qui contenaient chacun un soldat armé, ou des chaînes au lieu d'armes. Pour trouver l'équivalent de ce stratagème, il faut descendre jusqu'aux récits véridiques des Mille et une Nuits. Le chef des quarante voleurs, pour introduire sa troupe chez Ali-Baba, ne trouve rien de mieux à faire que de la mettre en jarre, un homme par jarre, et de se donner pour un marchand en voyage. Encore le conteur arabe a-t-il plus souci de la vraisemblance que le conteur égyptien, et fait-il voyager les pots de la bande à dos de bêtes, non à dos d'hommes. Le cadre

(1) Polyen, Strat., V, xl.

Égypte avec les dynasties indigènes. Déjà, sous les Ptolémées, Nectanébo, le dernier roi de race égyptienne, était devenu le centre d'un cycle important : on en avait fait un magicien habile, un grand constructeur de talismans ; on le donna pour père à Alexandre le Macédonien. Poussons même au-delà de l'époque romaine : il n'y a pas besoin de feuilleter bien longtemps les écrivains arabes pour y retrouver, attribuées à des sultans d'Égypte, les aventures des Pharaons. Que l'historien pris à ces fables soit Latin, Grec ou Arabe, on se figure aisément ce que devient la chronologie au milieu de toutes ces manifestations de la fantaisie populaire. Hérodote, et à son exemple presque tous les écrivains anciens et modernes jusqu'à nos jours, ont placé Miris, Sésostris, Rhampsinitos, avant les rois constructeurs de pyramides. Le nom de Sésostris et de Rhampsinitos est un souvenir de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie ; celui des rois constructeurs de pyramides, Khéops, Khéphrtn, Mykérinos, Asykhis, nous reporte à la quatrième et à la cinquième. La façon cavalière dont les rédacteurs de contes égyptiens ont traité la succession des règnes nous montre comment il se fait qu'Hérodote ait commis pareille erreur. L'un des contes dont les papyrus nous ont conservé l'original, celui de Satni, traite de deux rois et d'un prince royal. Les rois s'appellent Ousirmari et Mî-nibphtah, le prince royal Satni Khâmoïs. Ousirmari est un des prénoms de Ramsès II, celui qu'il avait

Pehémato. » *Voilà quatre générations au moins entre le Minibphtah et l'Ousirmari du roman :*



Le fils, Minibphtah, est devenu l'aïeul et le prédécesseur lointain de son père Ousirmari.

Supposez un voyageur aussi disposé à croire aux merveilles de l'histoire de Satni qu'Hérodote l'était à croire aux merveilles de l'histoire de Rhampsinitos. Pensez-vous pas qu'il eût fait, à propos de Minibphtah et de Ramsès II, la même erreur qu'Hérodote a commise au sujet de Rhampsinitos et de Khéops ? Il aurait interverti l'ordre des règnes et placé le quatrième roi de la dix-neuvième dynastie longtemps avant le troisième. Le guide qui montrait le temple de Phtah et les pyramides de Gizèh connaissait sans doute une

une maison et une femme : Bitiou, le cadet, n'a rien de tout cela. Il vit chez son frère, mais non comme un parent chez son parent, ou comme un hôte chez son hôte. Il soigne les bestiaux, les conduit aux champs et les ramène à l'étable, dirige la charrue, fauche, bottèle, bat le blé, rentre les foins. Chaque soir, avant de se coucher, il met au four le pain de toute la famille, et se lève de grand matin pour l'aller retirer. Pendant la saison du labourage, c'est lui qui court à la ferme chercher les semailles et rapporte sur son dos la charge de plusieurs hommes. Quand l'inondation retient au logis bêtes et gens, il s'accroupit devant le métier et devient tisserand. Bref, c'est un valet, un valet uni au maître par les liens du sang, mais un valet. Il ne faut pas en conclure d'une manière générale l'existence du droit d'aînesse, ni que, partout en Égypte, l'usage, à défaut de la loi, mit le plus jeune dans la main de l'aîné. Tous les enfants d'un même père avaient les mêmes droits à la succession, quel que fût leur rang de naissance. La loi était formelle à cet égard, et le bénéfice s'en étendait non seulement aux enfants nés dans le mariage, mais encore aux enfants nés hors mariage. Les fils ou les filles de la concubine héritaient au même titre et dans la même proportion que les fils ou les filles de la femme légitime (1).

(1) *Wilkinson, Manners and Customs of the Ancient Egyptians, First series, vol. III, p. 320.*

Anoupou et Bitiou, issus de mères différentes, auraient été égaux devant la loi et devant la coutume : à plus forte raison l'étaient-ils, puisque le conteur les déclare issus d'un seul père et d'une seule mère.

L'inégalité apparente de condition que marquent les premières pages du roman tient donc à des causes différentes. Supposez qu'après la mort de leurs parents communs, Bitiou, au lieu de rester chez Anoupou, eût pris la moitié qui lui revenait de l'héritage et fût allé chercher fortune par le monde. A quels ennuis et à quelles avanies ne se fût-il pas exposé ? Un paysan dont l'histoire est contée au papyrus de Berlin n° II, après avoir gagné quelque bien au Pays du Sel (1), est volé par l'employé d'un grand seigneur sur les terres duquel il passait. Il porte plainte devant le maître, l'enquête prouve la justesse de sa réclamation ; vous imaginez qu'on va lui rendre son dû et punir le voleur. Point. L'employé appartient à une personne de qualité, a des amis, des parents, un maître. Le paysan, lui, n'est qu'un homme sans maître ; l'auteur a soin de nous l'apprendre, et n'avoir point de maître est un tort impardonnable dans la féodale Égypte. Contre les seigneurs puissants, qui se partageaient le pays, et les employés, qui l'exploitaient pour

(1) C'est le nom de l'Oasis qui entoure les Lacs de Natron, la Scythiaca regio des géographes classiques. (Dümichen, Die Oasen der Libyschen Wüste, p. 29 sqq. ; Brugsch, Reise nach der Grossen Oase, p. 74 sqq.)

mot afin de montrer combien il est resté égyptien de fond, malgré le vêtement grec que lui a donné Hérodote. Je me bornerai à examiner deux des points qu'on y a relevés, comme indiquant une origine étrangère à la vallée du Nil.

L'architecte, chargé de construire un trésor pour Pharaon, tailla et assit une pierre si proprement, que deux hommes, voire un seul, la pouvaient tirer et mouvoir de sa place (1). La conception de cette pierre mobile n'est pas, a-t-on dit, une conception égyptienne. En Égypte, il n'aurait pas été possible de ménager un passage masqué de la sorte sans que la moindre inspection l'eût fait apercevoir du dehors; on bâtissait les édifices publics en très-gros appareil, et toute l'habileté du monde n'aurait pas permis à un architecte de disposer un des blocs qu'il employait de manière à le rendre mobile. Les temples égyptiens étaient cependant remplis de cachettes fermées de la manière qu'indique Hérodote. A Dendérah, par exemple, il y a douze cryptes, dissimulées dans les fondations de l'édifice ou réservées dans l'épaisseur des parois. « Les cryptes « communiquent avec le temple par des passages étroits « qui débouchent dans les salles sous la forme de trous

(1) Hérodote, II, CXXI. Cfr. Nouveau fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote dans l'Annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques, 1877.

« aujourd'hui ouverts et libres. Mais ils étaient autre-
« fois fermés par une pierre ad hoc, dont la face,
« tournée vers la muraille, était sculptée comme le
« reste de la muraille (1). » Les inscriptions montrent
qu'on prenait toutes les précautions possibles pour que
la crypte fût inconnue non seulement aux visiteurs,
mais à la plus grande partie des employés du temple.
« Point ne la connaissent les profanes ; la porte, si on
« la cherche, personne ne la trouve, excepté les pro-
« phètes de la déesse (2). » Les prêtres de Dendérah
étaient exactement dans la même condition que l'ar-
chitecte de Rhampsinite et ses fils. Ils savaient com-
ment pénétrer dans un endroit rempli de métaux et
d'objets précieux, et ils étaient seuls à le savoir. Il
leur suffisait de lever une pierre que rien ne signalait
aux yeux des profanes, pour se trouver en présence
d'un couloir réservé dans la paroi : ils s'y enga-
geaient en rampant et arrivaient en quelques instants
au milieu du trésor. La pierre remise en place, il
devenait impossible à l'œil le mieux exercé de deviner
l'existence du passage (3).

Plus loin, celui des fils de l'architecte qui a échappé
au roi, après avoir enivré les gardes chargés de veil-
ler sur le cadavre de son frère, leur rasa à tous la

(1) Mariette, Dendérah, texte, p. 227-228.

(2) Mariette, Dendérah, planches, t. III, pl. 30, c.

(3) Voir dans Mariette, Dendérah, t. V. Supplément, la planche
où sont dessinés la coupe et le mode de fermeture des cryptes.

des garnisons persanes : tous portaient communément la barbe. Il faut donc avouer que pour les Égyptiens contemporains, il n'y avait rien que d'ordinaire à voir des soldats barbus, qu'ils fussent nés dans le pays ou venus du dehors. L'épisode de la barbe rasée ne prouve rien contre l'origine indigène du conte.

Mais laissons de côté ces détails purement matériels. Le côté moral de la civilisation n'est pas moins exactement reproduit dans ces récits. Sans doute, il ne faut pas prétendre y retrouver un tableau toujours fidèle de la société égyptienne. Le conteur de ces temps-là, comme le conteur moderne, s'attachait à développer ou développait d'instinct des sentiments ou des caractères qui n'étaient, après tout, qu'une exception sur la masse de la nation. S'il fallait juger les Égyptiennes par le portrait qu'en tracent les romanciers, on serait porté à concevoir de leur chasteté une assez triste opinion. La fille de Pharaon Rhampsinite ouvre sa chambre à tout venant et s'abandonne à qui veut la prendre : c'est, si l'on veut, une victime de la raison d'État, mais une victime résignée au sacrifice (1). Toubouï accueille Satni et se déclare prête à le recevoir dans son lit, dès la première entrevue. Si elle paraît incertaine au moment décisif et retarde à plusieurs reprises l'heure de sa défaite, la pudeur n'est pour rien dans son hésitation ; il s'agit de faire acheter au plus cher ce qu'elle

(1) Hérodote, II, CXXI.

a l'intention de vendre et de ne livrer qu'après paiement du prix convenu. La vue de Bitiou, jeune et vigoureux, soulève dans le cœur de la femme d'Anoupou un désir irrésistible. L'épouse divine de Bitiou consent à trahir son mari en échange de quelques bijoux et à devenir la maîtresse du roi. Princesses, filles de la caste sacerdotale, paysannes, toutes se valent en matière de vertu. Les seules personnes honnêtes qui se trouvent au milieu de tout ce monde-là sont Ahouri et une personne étrangère, la fille du chef de Naharanna; encore l'emportement avec lequel cette dernière se jette dans les bras de l'homme que le hasard a fait son mari donne-t-il fort à réfléchir.

Dans l'écrit d'un moraliste de profession, la satire des mœurs féminines n'a guère de valeur historique : c'est un lieu commun, dont le développement varie selon les époques ou selon les pays, mais dont le fond ne prouve rien contre une époque ou contre un pays déterminé. Que Ptahhotpou définisse la femme vicieuse un faisceau de toutes les méchancetés, un sac plein de toutes sortes de malices (1); qu'Ani, reprenant le même thème à trois mille ans d'intervalle, la décrive comme une eau profonde et dont nul ne connaît les détours (2), leur dire est sans importance: toutes

(1) Dans le traité de morale du Papyrus Prisse, pl. X, l. 1-4. Cfr. Chabas, Étude sur le Papyrus Prisse, p. 24.

(2) Dans le dialogue philosophique entre Ani et son fils Khons-

les femmes de leur temps auraient été vertueuses qu'ils leur auraient inventé des vices pour avoir le plaisir d'en tirer des effets de rhétorique. Mais les conteurs ne faisaient pas métier de prêcher la pudeur. Ils n'avaient contre les femmes aucun parti pris de satire, et les peignaient telles qu'elles étaient pour les contemporains, telles peut-être qu'eux-mêmes les avaient connues à l'user. Je doute qu'ils eussent jamais rencontré, au cours de leurs bonnes fortunes, une fille de Pharaon ; mais Toubouï se promenait chaque jour dans les rues de Memphis, et les filles de prêtres ne réservaient pas toutes leurs faveurs pour les princes du sang. La femme de Bitiou n'était pas seule à aimer la parure, et plus d'un beau-frère sans scrupule savait où trouver la femme d'Anoupou. Les mœurs étaient faciles en Égypte. Mûre d'une maturité précoce, l'Égyptienne vivait dans un monde où toutes les lois et toutes les coutumes semblaient conspirer à développer ses ardeurs natives. Enfant, elle jouait nue avec ses frères nus ; femme, la mode lui mettait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui la laissaient nue sous le regard des hommes. A la ville, les servantes qui l'entouraient d'ordinaire et qui se pressaient autour de son mari ou de ses hôtes ne portaient pour vêtement qu'une étroite ceinture ser-

hotpou (Mariette, Papyrus de Boulaq, t. I, pl. 16, l. 13-17 ; Cfr. Chabas, L'Égyptologie, t. I, p. 65 sqq).

de la Zobéide avec l'Ahmed ou le Noureddin d'occasion est déjà annoncé par le scribe qui rédige le contrat destiné à transférer sur Tboubouï les biens de Satni-Khâmoïs. Quant aux événements qui précipitent ou retardent le dénouement, ils sont le plus souvent les incidents de la vie journalière en Égypte.

IV

JE dis tous les incidents sans exception, même les plus invraisemblables, car il ne faut pas tomber dans l'erreur commune de juger les conditions de la vie égyptienne par les conditions de la nôtre. On n'emploie pas communément chez nous, comme ressorts de romans, les apparitions de divinités, les transformations de l'homme en bête, les animaux parlants, les opérations magiques. Ceux mêmes qui croient le plus fermement aux miracles de ce genre les considèrent comme un accident rare dans la vie moderne. Il n'en était pas de même en Égypte : la sorcellerie y faisait partie de la vie courante, aussi bien que la guerre, le commerce, la littérature, les métiers qu'on exerçait, les divertissements qu'on prenait. Tout le monde n'avait pas vu les prodiges qu'elle opérail, mais tout le monde connaissait quelqu'un qui les avait vus s'accomplir, en avait profité ou en avait

souffert. La magie était une science, et le magicien un savant des plus estimés. Les grands eux-mêmes, Satni-Khâmoïs et son frère, sont adeptes des sciences surnaturelles et déchiffreurs convaincus des grimoires mystiques. Un prince sorcier n'inspirerait chez nous qu'une estime médiocre : en Égypte, la magie n'était pas incompatible avec la royauté, et les sorciers de Pharaon eurent souvent Pharaon pour élève.

Parmi les personnages de nos contes, les uns sont des sorciers amateurs ou de profession : Satni, Bitiou, Toubouï, Noferképtah. Bitiou « enchante son cœur » et se l'arrache de la poitrine sans cesser de vivre, se transforme en bœuf et en arbre. Khâmoïs et son frère ont appris, par aventure, l'existence d'un livre que le dieu Thot avait écrit de sa propre main, et qui était pourvu de propriétés merveilleuses. Ce livre se composait de deux formules, sans plus, mais quelles formules ! « Si tu récites la première, tu charmeras
« le ciel, la terre, l'enfer, les monts, les eaux ; tu
« connaîtras les oiseaux et les reptiles, tous tant qu'ils
« sont ; tu verras les poissons, car la force divine de
« l'eau les fera monter à la surface. Si tu récites la
« seconde formule, quand même tu serais dans la
« tombe, tu auras la forme que tu avais sur la terre ;
« aussi, tu verras le soleil se levant au ciel et son
« cycle de dieux, la lune en la forme qu'elle a quand
« elle paraît. » Satni-Khâmoïs tenait à se procurer, outre l'ineffable douceur de voir à son gré le lever

point des douleurs de l'enfantement. Rd détruisit les premiers hommes dans un accès de fureur (1). Horus conquiert le trône d'Égypte les armes à la main (2). Plus tard, les dieux s'étaient retirés de la terre; autant jadis ils avaient aimé à se montrer ici-bas, autant maintenant ils mettaient de soin à se dissimuler dans le mystère de leur éternité. Qui, parmi les vivants, pouvait se vanter d'avoir entrevu leur face?

Et pourtant les incidents heureux ou funestes de leur vie corporelle décidaient encore à distance le bonheur ou le malheur de chaque génération et, dans chaque génération, de chaque individu. Le 17 Athyr d'une année si bien perdue dans les lointains du passé qu'on ne savait plus au juste combien de siècles s'étaient écoulés depuis, Sit avait attiré près de lui son frère Osiris et l'avait tué en trahison au milieu d'un banquet (3). Chaque année, à pareil jour, la tragédie qui s'était accomplie autrefois dans le palais terrestre du dieu semblait se jouer de nouveau dans les profondeurs du ciel égyptien. Comme au même instant

(1) Voir Naville, La destruction des hommes par les dieux, dans les Transactions of the Society of Biblical Archæology, t. IV, p. 1-19.

(2) E. Naville, Le Mythe d'Horus, in-folio. Genève, 1870; Brugsch, Die Sage der geflügelten Sonne, in-4, 1871, Göttingen.

(3) De Iside et Osiride, c. 13 (édit. Parthey, p. 21-23). La confirmation du texte de Plutarque se trouve dans plusieurs passages de textes magiques ou religieux (Papyrus magique Harris, édit. Chabas, pl. IX, l. 2 sqq., etc.).

thors à la face rosée et aux oreilles de génisse, toujours gracieuses, toujours souriantes, qu'il s'agit d'annoncer le bonheur ou de prédire la misère. Comme les fées marraines du moyen âge, elles se pressaient autour du lit des accouchées et attendaient la venue de l'enfant pour l'enrichir ou le ruiner de leurs dons. Les peintures du temple de Louqsor (1) et celles d'un temple d'Esnèh (2) nous les montrent qui jouent le rôle de sages-femmes auprès de la reine Moutemouat, femme de Thoutmos IV, et de la fameuse Cléopâtre. Les unes soutiennent tendrement la jeune mère et la raniment par leurs incantations; les autres reçoivent le nouveau-né, se le passent de main en main, lui prodiguent les premiers soins et lui présentent à l'envi toutes les félicités. Les romans les mettent plusieurs fois en scène. Klmoum ayant fabriqué une femme à Bitiou, le héros du Conte des deux Frères, les sept Hathors la viennent voir, l'examinent un moment et s'écrient d'une seule voix : « Qu'elle périsse par le glaive (3) ». Elles apparaissent au berceau du Prince Prédestiné et annoncent qu'il sera tué par le serpent, par le crocodile ou par le chien.

(1) Champollion, Monuments de l'Égypte et de la Nubie, pl. CCCXL-CCCXLI. Le texte reproduit par Champollion n'indique aucun nom de déesse; les Hathors représentées avec la reine sur le lit d'accouchement sont au nombre de neuf.

(2) Champollion, Monuments, pl. CXLV, l. 1-2.

(3) Papyrus d'Orbiney, pl. IX, l. 5.

familles de spectres, des assemblées de morts : un parlement de momies n'est possible que dans les hypogées de la vallée du Nil. Après cela, l'apparition d'un revenant dans un fragment malheureusement trop court du Musée de Florence n'étonnera personne (1). Ce revenant ou, pour l'appeler par son nom égyptien, ce khou, fidèle à l'habitude de ses congénères, racontait son histoire, comme quoi il était né sous le roi Râhotpou de la dix-septième dynastie, et quelle vie il avait menée. Lui aussi était, on le voit, de pure origine égyptienne.

V

C'EN est assez pour montrer avec quelle fidélité certains récits populaires dépeignent les mœurs et les superstitions de l'Égyptien en Égypte : il est curieux de retrouver dans d'autres contes les impressions de l'Égyptien en voyage. Je sais que j'étonnerai bien des gens en avançant que, tout considéré, les Égyptiens étaient plutôt un peuple voyageur. On s'est en effet habitué à les représenter comme des gens casaniers, routiniers, entichés de la supériorité de leur race au point de ne vouloir rendre visite à aucune

(1) Publié par Golénischeff dans le Recueil de Travaux relatifs à l'Archéologie Égyptienne et Assyrienne, 1881, t. III, p. 159.

« mines de Honhen (1), et je descendis en mer sur
« un navire de cent cinquante coudees de long sur
« quarante de large, avec cent cinquante matelots des
« meilleurs du pays d'Égypte, qui avaient vu ciel et
« terre, et dont le cœur était plus résolu que celui des
« lions (2) ». Le monarque Amoni-Amenemhâit, qui
vivait à peu près au temps où fut composé notre conte,
ne parle pas autrement dans le récit qu'il nous a laissé
de sa vie : « Je remontai le Nil afin d'aller chercher
« les produits des diverses sortes d'or pour la Majesté
« du roi Khoprikeri; je le remontai avec le prince
« héréditaire, fils aîné légitime du roi, Amoni, v.
« s. f.; je le remontai avec un nombre de quatre cents
« hommes de toute l'élite de nos soldats (3). » Si, par
une de ces mésaventures auxquelles l'égyptologie ne
nous a que trop accoutumés, le manuscrit avait été
déchiré en cet endroit et la fin perdue, nous aurions
presque le droit d'imaginer qu'il contenait un mor-
ceau d'histoire, comme on a fait longtemps pour le
Papyrus Sallier n° I, où il est question d'Apôpi et de
Soknounri (4). Par bonheur, le manuscrit est intact,

(1) Honhen est un titre royal : les mines de Honhen sont les mines de Pharaon.

(2) Cfr. p. 140-141.

(3) La grande inscription de Beni-Hassan, dans le Recueil de Travaux relatifs à l'Archéologie Égyptienne et Assyrienne, t. I, p. 172.

(4) Cfr. p. 185-196 de ce volume.

et nous y voyons nettement comment le héros passe sans transition du domaine de la réalité à celui de la fable. Une tempête coule son navire et le jette sur une île. Le fait n'a rien que d'ordinaire en soi ; mais l'île à laquelle il aborde, seul de tous ses camarades, n'est pas une île ordinaire. Un serpent gigantesque l'habite avec sa famille, serpent à voix humaine qui accueille le naufragé, l'entretient, le nourrit, lui prédit un heureux retour au pays, le comble de cadeaux au moment du départ. M. Golénischeff a rappelé à ce propos les voyages de Sindbad le marin (1), et le rapprochement qu'il indique s'impose de lui-même à l'esprit du lecteur. Seulement les serpents que Sindbad rencontre dans les îles ne sont pas d'humeur aussi accommodante que le serpent égyptien : ils ne cherchent plus à divertir les étrangers par les charmes d'une longue causerie, mais à les avaler de fort bon appétit.

Je ne voudrais pas cependant conclure de cette analogie que le conte égyptien est une version ancienne du conte de Sindbad. Les récits de voyages merveilleux naissent naturels dans la bouche des matelots et présentent nécessairement un certain nombre de traits communs : l'orage, le naufragé qui survit seul à tout un équipage, l'île habitée par des monstres parlants, le retour inespéré avec une cargaison de richesses. Le voyageur a, par métier, la critique lâche et l'imagina-

(1) Sur un ancien conte égyptien, p. 14-18.

LE

CONTE DES DEUX FRÈRES

pou (1) était le nom du grand; Bitiou (2) était le nom du petit. Or Anoupou, lui, [avait] une maison, avait une femme, et son petit frère était avec lui en guise de serviteur : c'était lui qui faisait les vêtements et allait derrière ses bestiaux aux champs, lui qui faisait le labourage, lui qui battait, lui qui exécutait tous les travaux des champs; car ce petit [frère] était un [ouvri]er excellent, il n'y avait point son pareil dans la Terre-Entière (3). [Voilà ce qu'il faisait.]

[Et] beaucoup de jours après cela (4), quand le petit frère [était derrière s]es bœufs, selon sa

mère et d'un seul père ». La préséance accordée ici à la mère sur le père était de droit commun en Égypte : nobles ou roturiers, chacun indiquait la filiation maternelle de préférence à la paternelle. On s'intitulait : « Ousirtasen, né de la dame Monkhit », ou bien : « Sésousri, né de la dame Ta-Amen », et on négligeait le plus souvent de citer le nom du père.

(1) Forme originelle du nom divin dont les Grecs et les Latins ont fait Anoubis, Anubis.

(2) Bitiou, nom d'un roi mythique des temps antérieurs à Miné : les Grecs l'ont connu sous le nom de Bytis.

(3) L'Égypte était divisée en deux moitiés (*Peshoui*), en deux terres (*toui*), dont chacune était censée former un pays distinct, celui du nord (*to-miri*) et celui du sud (*to-ris* ou *to-qemat*). La réunion de ces deux contrées s'appelait tantôt *Qimit*, la terre noire, tantôt *To-r-t'er-w*, la Terre-Entière.

(4) Il ne faut pas prendre cette transition à la lettre. « Beaucoup de jours après cela » n'implique pas nécessairement un laps de temps considérable; c'est une formule sans valeur certaine, dont on se servait pour indiquer qu'un événement était posté-

nous les semences du village ! » Le petit frère trou[va la] femme de son grand frère qu'on coiffait. Il lui dit : « Debout ! donne-moi des semences, que je coure aux champs ; car mon [grand] frère en m'envoyant [a dit] : Point de retard ! Elle lui dit : « Va, ouvre le magasin, prends ce qui te plaira, de peur que ma coiffure ne reste en chemin. » Le jeune homme entra dans son étable, prit une grande jarre, car son intention était d'emporter beaucoup de grains, la chargea de blé et d'orge et sortit sous le faix.

Elle [lui] dit : « Quelle est la quantité qui est sur [ton épaule ? » Il] lui dit : « Orge, trois mesures, froment, cinq mesures, total, cinq, voilà ce qui est sur [mon] épaule. » Ainsi lui dit-il. Elle [lui adressa la parole], disant : « C'est vraiment une [grande] vaillance [qui est] en toi, car je vois tes forces chaque jour ! » Et son cœur le connut en connaissance de [désir amoureux]. Elle se leva, elle le saisit, elle lui dit : « Viens ! reposons ensemble, une heure durant ! Si tu [m']accordes [cela], certes, je [te] ferai de beaux vêtements. »

Le jeune homme [devint comme] une panthère du midi en [grande] fureur, à cause des vilaines paroles qu'elle lui disait, et elle eut peur beaucoup, beaucoup. Il lui parla, disant : « Mais certes, tu es pour moi comme une mère ! mais ton mari est pour moi comme un père ! mais

m'aura fait. Or, tu sauras qu'il m'est arrivé quelque chose, lorsqu'on te mettra une cruche de bière dans la main et qu'elle fera des bouillons : ne reste pas un moment de plus, après que cela te sera arrivé. » Il s'en alla au Val de l'Acacia, et son grand frère retourna à sa maison, la main sur sa tête, barbouillé de poussière (1). Lorsqu'il fut arrivé à sa maison, il tua sa femme, la jeta aux chiens, et demeura en deuil de son petit frère.

(1) Une des marques de douleur les plus fréquentes en Égypte comme dans le reste de l'Orient. On ramassait à terre de la poussière et de la boue pour s'en barbouiller le visage et la tête.





DT beaucoup de jours après cela, le petit frère, étant au Val de l'Acacia sans personne avec lui, passait la journée à chasser les bêtes de la contrée, et venait se coucher le soir sous l'Acacia, au sommet de la fleur duquel son cœur était placé. Et beaucoup de jours après cela, il se construisit de sa main, dans le Val de l'Acacia, une villa remplie de toute bonne chose, afin de s'y établir. Comme il sortait de sa villa, il rencontra le Cycle des dieux (1) qui s'en allait régler les destins de leur Terre-Entière (2). Le cycle des dieux parla tous ensemble et lui dit : « Ah ! Bitiou, taureau

(1) La Trinité égyptienne, triplée en chacune de ses personnes, formait un ensemble théorique de neuf personnes divines, qu'on appelait *paouit nousterou*, « l'Ennéade, la neuvaine des dieux », ou, pour employer un terme plus vague, le Cycle des dieux. Cette Ennéade, dont chaque personne peut se décomposer en un nombre infini de formes secondaires, représentait la divinité égyptienne dans son unité multiple, telle que l'avaient conçue les écoles sacerdotales. Ici, elle est analogue, avec une idée abstraite en plus, aux dieux d'Homère qui s'en allaient souper chez les Éthiopiens, les plus justes des hommes.

(2) C'est-à-dire : « de l'Égypte ». Cf. plus haut, p. 6, note 3.

du Cycle des dieux (1), ne demeures-tu pas seul, après avoir quitté ton pays devant la femme d'Anoupou, ton grand frère ? Voici, sa femme est tuée, et tu lui as rendu tout ce qui avait été fait de mal contre toi. » Leur cœur souffrit pour lui beaucoup, beaucoup, et Phrâ-Harmakhouti dit à Khnoum : « Oh ! fabrique une femme à Bitiou, afin que tu ne restes pas seul (2). » Khnoum lui fit une compagne [pour] demeurer [avec lui], qui était parfaite en ses membres plus que femme en la Terre-Entière, car tous les dieux étaient en elle. Les Sept Hathors (3) vinrent la voir et dirent [d']une seule bouche : « Qu'elle meure de mort violente ! » Bitiou la désirait beaucoup, beaucoup :

(1) L'épithète de « Taureau » est au moins bizarre, appliquée à un eunuque. On ne doit pas oublier cependant que Bitiou est Osiris, et que sa mésaventure, tout en lui enlevant sur la terre la puissance virile, ne l'empêche pas, comme dieu, de garder ses facultés prolifiques. Dans une des formes de la légende, Osiris, mutilé, réussit à féconder Isis et devient le père d'Horus.

(2) Cette phrase renferme un brusque changement de personne. Dans la première partie, Phrâ s'adresse à Khnoum et lui dit : « Fabrique une femme à Bitiou » ; dans la seconde, il se tourne brusquement vers Bitiou et lui dit : « Afin que tu ne sois plus seul. »

(3) Les Sept Hathors, que nous retrouvons au *Conte du Prince Prédéstiné*, jouent, dans la légende égyptienne, le même rôle qu'ont les fées marraines dans nos contes de fées. On a vu, dans la *Préface* de cet ouvrage, quelle forme leur prêtait la superstition populaire.

et laissa un seul d'entre eux pour faire rapport à Sa Majesté, v. s. f. Sa Majesté, v. s. f., fit partir beaucoup d'hommes et d'archers, aussi des hommes de char, pour ramener la fille des dieux; [une] femme était avec eux et lui donna tous les beaux affiquets d'une femme. Cette femme vint en Égypte avec la fille des dieux, et on se réjouit d'elle dans la Terre Entière. Sa Majesté, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, et On (1) la salua Grande Favorite. On lui parla pour lui faire dire la condition de son mari, et elle dit à Sa Majesté, v. s. f. : « Qu'on coupe l'Acacia et qu'on le détruise ! » On fit aller des hommes et des archers avec leurs outils pour couper l'Acacia; ils arrivèrent à l'Acacia, ils coupèrent la fleur sur laquelle était le cœur de Bitiou, et il tomba mort en cette male heure.

ET quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, après que l'Acacia eut été coupé, comme Anoupou, le grand frère de Bitiou, entra dans sa maison et s'asseyait, ayant lavé ses mains, on lui donna une cruche de bière et elle fit des bouillons, on lui en donna un autre de vin et elle

(1) On, répondant à la forme du pronom indéfini *emtoutou* suivie du déterminatif divin, paraît désigner constamment le Pharaon. « On la salua » sera donc l'équivalent de « Pharaon la salua ».

apporta une tasse d'eau fraîche, l'y jeta et s'assit selon son [habitude] de chaque jour. Et lorsque la nuit fut, le cœur ayant absorbé l'eau, Bitiou tressaillit de tous ses membres, se mit à regarder fixement son frère aîné, puis défaillit (1). Anou-pou, le grand frère, saisit la tasse d'eau fraîche où était le cœur de son petit frère ; celui-ci but, son cœur fut en sa place, et lui devint comme il était [autrefois]. Chacun d'eux embrassa l'autre, chacun parla avec son compagnon. Bitiou dit à son grand frère : « Voici, je vais devenir un grand taureau qui aura tous les bons poils, et dont on ne connaîtra pas la nature (2). Toi, assieds toi sur [mon] dos quand le soleil se lèvera, et, lorsque nous serons au lieu où est ma femme, je rendrai [tout le mal qui m'a été fait]. Toi, conduis-moi à l'endroit où l'On est, et on te fera toute bonne chose, on te chargera d'argent et

(1) Litt. : « son cœur fut en défaillance, le cœur lui faillit ». L'idiotisme égyptien, très-naturel partout ailleurs, est ici un véritable non-sens. Le cœur de Bitiou, n'étant pas encore en sa place, ne peut pas tomber en défaillance.

(2) Ce taureau est un Apis, Bitiou n'étant lui-même qu'une forme populaire d'Osiris. Apis devait avoir sur le corps un certain nombre de marques mystiques, dessinées par des poils de couleurs diverses. Il était noir, portait au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée ; les poils de la queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour, et toutes

tière, On se mit à faire un jour de fête, on commença d'être en son nom (1). Sa Majesté, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, sur l'heure, et On le salua fils royal de Koush (2). Et beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., le fit prince héritier de la Terre-Entière. Et beaucoup de jours après cela, quand il fut resté [beaucoup d'années] prince héritier de [la Terre-Entière], Sa Majesté, v. s. f., s'envola vers le Ciel (3). Bitiou dit : « Qu'on m'amène les grands conseillers de Sa Majesté, v. s. f., que je les instruisse de tout ce qui s'est passé à mon sujet. [On] lui amena sa femme, il plaida contre elle par devant eux, on exécuta leur sentence. On lui amena son grand

la XVIII^e dynastie en ont été investis. Le mot *khnomm*, qui la désigne, signifie au propre *dormir, assoupir* : le *khnomm* est donc au propre la personne qui endort l'enfant, la *monit* celle qui lui donne le sein.

(1) Cette phrase obscure semble signifier, ou qu'on commença à donner le nom du jeune prince aux enfants qui naquirent après lui, ou qu'on commença à mettre son nom dans le protocole des actes publics.

(2) Un des titres des princes de la famille royale. Le *fils royal de Koush* était, à proprement parler, le gouverneur du pays de Koush, c'est-à-dire de l'Éthiopie. Dans la réalité, ce titre pouvait ne pas être simplement honorifique : le jeune prince gouvernait lui-même, et faisait, dans les régions du haut Nil, l'apprentissage de son métier de roi.

(3) Un des euphémismes ordinaires du style officiel égyptien, pour dire qu'un roi est mort.

seulement que le monstre pose à son adversaire une sorte de dilemme fatal : ou le prince remplira une certaine condition, et alors il vaincra le crocodile, ou il ne la remplira pas, et alors « il verra la mort. » La fin du récit n'est pas difficile à restituer : tous les lecteurs de contes la devinent.

Le prince triomphait du crocodile,
mais le chien, dans l'ardeur de
la lutte, blessait mortellement
son maître et accomplissait,
sans le vouloir, la
prédiction des
Hathors.



« ce toi qui me repousses? (1) Si je n'ai pas
« d'enfants après ces deux enfants-là, n'est-ce
« pas la loi de les marier l'un à l'autre? — Je
« marierai Noferképtah avec la fille d'un chef
« de troupes, et Ahourî avec le fils d'un autre
« chef de troupes, comme il arrive souvent dans
« notre famille. » Quand ce fut le moment de
« se divertir devant le roi, voici, on vint me
« chercher; on m'amena au divertissement;
« j'étais très-parée, mais je n'avais plus ma mine
« de la veille, car le roi ne me dit-il pas : « Est-
« ce pas toi qui as envoyé vers moi pour ces
« paroles de désobéissance : « Que je me marie
« avec Noferképtah mon frère aîné? » Je lui
« dis : « Eh bien! qu'on me marie avec le fils
« d'un général d'infanterie, et qu'on marie No-
« ferképtah avec la fille d'un autre général
« d'infanterie, comme cela est arrivé souvent
« dans notre famille. » — Je ris, le roi rit, le
« roi dit au chef de la maison royale : « Qu'on

(1) Ici commence la partie conservée du texte. Dans la restitution qui précède, j'ai essayé de n'employer, autant que possible, que des expressions et des données empruntées aux feuillets restants. Bien entendu, les six petites pages de français qui précèdent ne représentent pas, à beaucoup près, la valeur des deux feuillets démotiques perdus : je me suis borné à reconstruire un début général, qui permit aux lecteurs de comprendre l'histoire, sans développer le détail des événements.

« et de leurs outils ; il récita un écrit sur eux,
 « leur donna la vie, leur donna le souffle, les
 « jeta à l'eau. Il remplit la cange royale de
 « sable, il prit congé de moi (1), il monta au
 « port, et je m'installai moi-même sur la rivière
 « de Coptos, pour savoir ce qui lui arriverait.

IL dit : « Travailleurs, travaillez pour moi jus-
 « ques au lieu où est ce livre, » et ils travail-
 « lèrent pour lui, la nuit comme le jour, afin
 « de le faire arriver en cet endroit. Le troisième
 « jour, il jeta le sable devant lui, et un vide se
 « fit dans le fleuve. Lorsqu'il eut reconnu un
 « fourmillement de serpents, de scorpions et de
 « toute sorte de reptiles autour du lieu où se
 « trouvait le livre, et qu'il eut reconnu un ser-
 « pent éternel autour du coffret lui-même, il ré-
 « cita un écrit sur le fourmillement de serpents,
 « de scorpions et de reptiles qui était autour du
 « coffret, et ne les fit pas disparaître (2). Il ré-

funéraires si nombreuses dans nos musées. Ces figurines étaient autant d'ouvriers chargés d'exécuter, pour le mort, les travaux des champs dans l'autre monde : elles piochaient pour lui, labouraient pour lui, récoltaient pour lui, de la même manière que les ouvriers magiques rament et creusent pour Noferképtah.

(1) Ce membre de phrase est une restitution probable, mais non certaine.

(2) Litt. : « s'envoler ». C'est le même mot qui sert, dans le

SATNI dit : « Je tiens. » Voici qu'on apporta le damier devant eux (1) avec ses *chiens*, et ils jouèrent au *cinquante-deux*. Noferképtah gagna une partie à Satni, récita sur lui un écrit, lui mit sur la tête le damier à jouer qui était devant lui, et le fit entrer jusqu'aux jambes dans l'ouverture (2). Il fit son jeu pour la troisième partie, la gagna à Satni et le fit entrer dans l'orifice jusqu'à l'aine. Il fit son jeu pour la sixième partie, il fit entrer Satni dans l'orifice jusqu'aux oreilles.

APRÈS cela, Satni saisit violemment Noferképtah. Satni appela Anhathorerôou, son frère, qui l'accompagnait, disant : « Ne tarde

rait en tirer peut-être l'explication de la partie jouée par les deux héros du conte.

(1) Les pièces du jeu s'appelaient *chiens* : on a en effet dans les musées quelques pions qui ont une tête de chien ou de chacal (Birch, *Rhapsinitus and the game of draughts*, p. 4, 14). C'est le même nom (κύνες) que donnaient les Grecs aux pièces ; c'est le même nom (*kelb*, au pluriel *kildb*) qu'on donne encore aujourd'hui en Égypte aux pièces du jeu de *tab*. Je me sers du mot *damier* pour le mot égyptien, faute de trouver une expression mieux appropriée à la circonstance. C'est la planchette divisée en compartiments sur laquelle on faisait marcher les chiens. Le Louvre en a deux, dont l'une porte le cartouche de la reine Hâtasou (xviii^e dynastie).

(2) L'ouverture par laquelle Satni était entré dans la tombe.

« Satni, qu'est-ce cet état dans lequel tu es? » Il dit : « C'est Noferképtah qui m'a fait tout cela. » Le roi dit : « Va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils te désirent, voici qu'ils se tiennent devant le roi. » Satni dit au roi : « Mon puissant maître, — puisse-t-il avoir la durée de Râ ! — quel moyen d'arriver à Memphis puis-je employer, n'ayant aucun vêtement du monde sur mon dos? » Le roi appela un page qui se tenait à côté de lui, et fit qu'il donnât son vêtement à Satni. Le roi dit à Satni : « Va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils vivent, voici qu'il se tiennent devant le roi (1). »

SATNI alla à Memphis; il embrassa avec joie ses enfants, car ils étaient en vie. Le roi dit : « Est-ce point l'ivresse qui t'a fait faire tout cela? » Satni conta tout ce qui lui était arrivé avec T'boubouï et Noferképtah. Le roi dit : « Satni, j'ai déjà levé la main contre toi, disant :

(1) On voit, par le discours du *roi*, qui n'est autre que Noferképtah, que toute la scène de séduction et de meurtre précédente n'avait été qu'une hallucination magique. Satni, devenu impur et criminel en pensée, sinon en fait, perdait sa puissance surnaturelle. On trouve une donnée analogue dans les *Mille et une Nuits* : un sorcier, après s'être uni avec une femme, ne pouvait plus user avec succès de ses formules magiques, jusqu'au moment où il avait accompli les ablutions nécessaires en pareille circonstance, et s'était purifié de sa souillure.

« Il t^e tuera, à moins que tu ne rapportes ce livre
« au lieu d'où tu l'as apporté pour toi ; » mais tu
ne m'aspas écouté jusqu'à cette heure. Mainte-
nant rapporte le livre, une fourche et un bâton
dans ta main, un brasier allumé sur la tête. »
Satni sorti de devant le roi, une fourche et un
bâton dans la main, un brasier allumé sur sa
tête, et descendit dans la tombe où était Nofer-
képhtah. Ahouri lui dit : « Satni, c'est Phtah,
le dieu grand, qui t'amènes ! Tu es enchanté ! »
Noferképhtah rit, disant : « C'est bien ce que je
t'avais dit auparavant. » Satni loua Noferké-
phtah, et reconnut ceci : tandis qu'ils parlaient,
le soleil était dans la tombe entière (1). Ahouri
et Noferképhtah louèrent Satni extrêmement.
Satni dit : « Noferképhtah, ai-je à faire quelque
chose d'humiliant ? » Noferképhtah dit : « Satni,
tu sais ceci, à savoir, Ahouri et Mikhonsou, son
enfant, sont à Coptos ; ils ne sont réunis dans
cette tombe que par art de scribe habile. Consens
à ceci : prends peine et va à Coptos. »

SATNI ne tarda pas après cela à remonter hors
de la tombe. Il alla devant le roi, il conta

(1) En rapportant le talisman, Satni avait fait rentrer dans
la tombe la lumière, qui en était sortie lorsqu'il avait emporté le
talisman.

Deut., II, 10, 11) le nom du pays où se passe la partie de l'action qui nous a été conservée. La forme réelle est Jôpou, nom de la ville de Joppé. Cette lecture a été contestée à son tour (Wiedemann, *Geschichte Ægyptens*, p. 69-70); elle est cependant certaine, malgré les lacunes du papyrus et la forme cursive de l'écriture.

M. Birch, sans repousser entièrement l'authenticité du récit, suggéra qu'il pourrait bien n'être qu'un fragment de conte (*Egypt from the earliest Times to B. C.*, 300, p. 103-104). J'en ai restitué le commencement en partant de l'idée que la ruse de Thoutii, outre l'épisode des vases, qui rappelle l'histoire d'Ali-Baba dans les *Mille et une Nuits*, était une variante du stratagème que la légende persane attribuait à Zopyre. Ici, comme dans les restitutions antérieures, je me suis attaché à n'employer que des expressions empruntées à d'autres contes ou à des monuments de bonne époque. Je n'ai pas eu du reste la prétention de refaire la partie perdue du récit: j'ai voulu simplement marquer une action vraisemblable, qui permit aux lecteurs étrangers à l'égyptologie de mieux comprendre la valeur du fragment.



à qui donne Ammon son [père la force et la puissance ! » Il] leva sa [main], il frappa à la tempe le vaincu de Jôpou, et celui-ci tomba sans connaissance devant lui. Il le mit dans le [grand sac qu'il avait fait préparer avec] des peaux. Il saisit..... .. [il fit apporter] la paire de fers qu'[il avait fait préparer, il en serra les mains] du vaincu de Jôpou, [et] on lui mit aux pieds la paire de fers de quatre anneaux (1). Il fit apporter les quatre cents jarres qu'il avait fait fabriquer et y introduisit deux cents soldats ; [puis] on remplit la panse [des trois cents autres] de cordes et d'entraves en bois, on les scella du sceau, on les revêtit de leur banne et de [l'appareil de cordes nécessaires à les porter], on les chargea sur autant de forts soldats, en tout cinq cents hommes, et on leur dit : « Quand vous entrerez dans la ville, vous ouvrirez [les jarres]

avec une tête de lionne, et cette particularité explique pourquoi le roi Thoutmôs III, considéré comme son fils, est appelé dans notre texte un *lion redoutable*.

(1) Il me semble que le stratagème consistait, après avoir tué le prince de Jôpou, à le faire passer pour Thoutii lui-même. Le corps était mis dans un sac en peau préparé à l'avance, de manière à ce que personne ne pût voir les traits de la figure ou le corps et reconnaître la ruse, puis à charger de chaînes le cadavre ainsi déguisé, comme on ferait du cadavre d'un vaincu. C'est là ce que l'écuyer du prince montre plus bas aux habitants de la ville en leur disant : « Nous sommes maîtres de Thoutii ! »





Les Papyrus de Berlin, n^o 1, acheté par M. Lepsius en Égypte et publié par lui dans les *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, VI, pl. 104-107, contient trois cent onze lignes de texte. Les cent soixante-dix-neuf premières sont verticales; viennent ensuite quatre-vingt-seize lignes (180-276) horizontales, mais, à partir de la ligne deux cent soixante-dix-sept jusqu'à la fin, le scribe est revenu au système de colonnes verticales. Toute la première partie du manuscrit manque, sans qu'il soit possible d'évaluer l'étendue de cette perte; les quarante premières lignes de la partie conservée ont plus ou moins souffert de l'usure et des déchirures, mais cinq seulement (lignes 1, 13-15, 38) renferment des lacunes qu'on ne peut combler. La fin est intacte et se termine par la formule connue : *C'est allé, de son commencement jusqu'à sa fin, comme il a été trouvé dans le livre*. L'écriture, très-nette et très-hardie dans les parties verticales, devient lourde et confuse dans les portions horizontales; elle est remplie de ligatures et de formes rapides qui en rendent parfois le déchiffrement difficile.

Le Papyrus de Berlin a été analysé et traduit par :

M. Chabas, *Les Papyrus de Berlin, récits d'il y a quatre mille ans*, p. 37-51, et *Panthéon littéraire*, t. I, en partie seulement;

M. Goodwin, en entier dans le *Frazer's Magazine*, 1865,

elle nous prouve que le roman, composé vers la XII^e dynastie, était encore classique près de vingt siècles plus tard.

Comme le texte de l'Ostracon diffère par certains détails du texte du Papyrus, il ne sera pas inutile d'en insérer ici une traduction complète, qui permettra au lecteur curieux de constater les modifications qui s'étaient introduites dans la rédaction au cours des siècles :

[On me fit] construire [une pyramide] en pierre, — dans le cercle des pyramides. — Les tailleurs de pierre taillèrent le tombeau, — et en divisèrent les murs; — les dessinateurs y dessinèrent, — le chef des sculpteurs y sculpta; — le chef des architectes qui sont au pays d'en haut parcourut la terre d'Égypte. — Tout le mobilier y fut précieux. — Je lui attribuai des biens en quantité, — je lui assignai des paysans, — et il y eut des bassins, des champs, des réservoirs dans le domaine funéraire, — comme on fait aux Amis de premier rang. — [Il y eut] une statue d'or à la jupe de vermeil — que me firent de moi les fils du roi, — se réjouissant de faire cela pour moi; — car je fus dans les faveurs de par le roi, — jusqu'à ce que vint le jour où on aborde à l'autre rive.

C'est fini heureusement en paix.

*
* *

Le récit s'ouvre au moment où Sinouhit est en fuite : il vient d'entendre la voix des gens qui le poursuivent, se cache dans un repli de terrain et finit par leur échapper. Ce qui reste du manuscrit ne nous apprend point par quelle série de circonstances il se trouvait réduit à la nécessité de s'expatrier ; on voit seulement que c'est *la crainte du roi qui l'a mis sur le chemin de l'exil*, qu'il revenait du pays des Timhou, qu'on travestit ses intentions auprès de Pharaon, et qu'il n'avait mérité en rien sa

disgrâce. Peut-être devons-nous reconnaître ici un récit analogue à celui que fait Hérodote à propos de la chute d'Apriès (II, CLXVIII). Un noble égyptien envoyé en mission ne réussit pas, et Pharaon le fait mutiler : Sinouhit était peut-être menacé d'un sort semblable à son retour du pays des Timhou.

La première partie de l'histoire se passe dans les régions orientales du Delta. M. Brugsch a essayé dans son *Dictionnaire géographique*, p. 52-55, de déterminer la situation des localités où l'action se transporte successivement. D'après lui, le *Pays du Sycomore* serait la ville de Panaho des Coptes, l'Athribis des Grecs, aujourd'hui Benha-el-Assal ; le *Ouadi de Snourou* serait le nome Myékphoritès d'Hérodote (III, CLXVI), grâce à une prononciation *Moui hik Sneurou* qu'auraient eu les signes qui composent le nom ; *Peten* serait identique à un pays de *Pat*, dont la ville actuelle de Belbéis indiquerait le centre ; le groupe *At' n Sokhit*, que je traduis comme un ensemble de mots usuels, serait un nom de bourg identique à la *Sokhit* du nome Bubastite ; bref, toutes les localités seraient groupées sur le territoire des nomes Bubastite et Myékphorite. La plupart de ces rapprochements me semblent douteux ; il est certain cependant que M. Brugsch a raison dans l'ensemble, et que le pays parcouru par Sinouhit est bien le pays situé entre Tell-Basta et les Lacs Amers.

Au-delà de la frontière fortifiée, Sinouhit entre dans un pays d'*Edima*, *Edouma*, où M. Chabas a reconnu avec raison le pays d'Édom (*Les Papyrus de Berlin*, p. 39, 75-76). Ce pays fait partie du Tonou supérieur, qui devait par conséquent renfermer au moins l'espace compris entre la Mer Morte et la péninsule Sinaitique. Le prince de Tonou donne au héros égyptien un canton nommé *Áád* ou plutôt *Áia*, dont le nom désigne une espèce de plante et rappelle jusqu'à un certain point le nom d'*Æan*, *Áiäv*, donné aux cantons qui avoisinent le golfe d'Akabah par les

danger menaçait; on ne dit point : « La vie soit avec lui », quand je tournai mon dos au Pays du Sycomore (1).

J'ARRIVAI à l'Ouadi de Snowrou (2), et je passai la nuit sur le sol de la campagne. Je me mis en marche quand il fit jour, et je tombai sur un homme qui se tenait sur la route : il me demanda merci, car il eut peur de moi. Vers le temps du souper, je me trouvai près du bourg de..... (3), et je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail. Après avoir erré quelque temps, j'[abordai et m'acheminai] vers Abti (4), je m'exclamai [du chagrin de quitter la terre où j'étais né], je m'en allai à pied droit vers le Nord, et je joignis les forts que le prince a faits pour repousser les barbares (5). Je me tins courbé dans

(1) C'est un des noms de l'Égypte.

(2) Litt. : *Le bassin de Snowrou*. Snowrou est le dernier roi de la III^e dynastie et le premier roi d'Égypte dont nous ayons des monuments. Le Ouadi de Snowrou représente, d'après M. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 54, l'île de Myekphoris et le nome Myekphoritès. Je ne crois pas que la lecture véritable se prête à l'identification proposée : rien du reste n'indique que Sinouhit se trouve dans une île.

(3) Le nom du bourg est détruit et ne peut pas être rétabli.

(4) D'après Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 55, ce mot ne serait pas un nom de ville et signifierait simplement *vers l'est*.

(5) Ce sont les lignes de postes fortifiées que les Pharaons

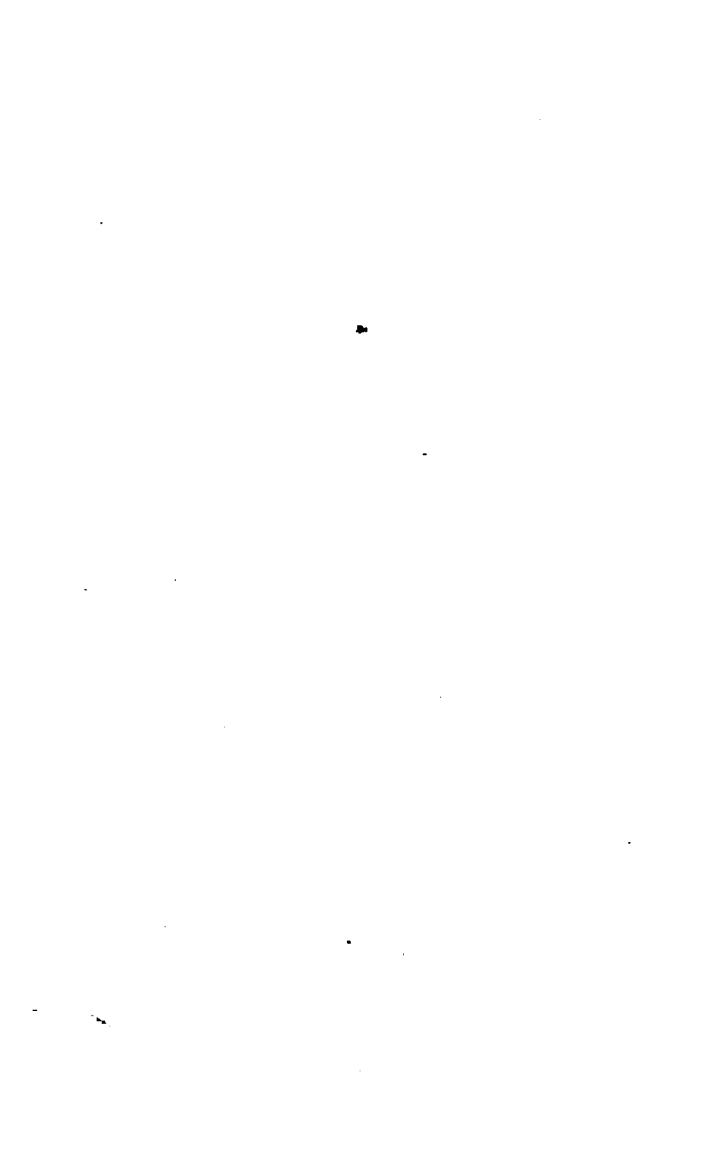
« Que Sinouhit se batte avec moi, car il ne m'a
« pas encore frappé » ; et il se flattait de prendre
mes bestiaux à l'intention de sa tribu. Le prince
en délibéra avec moi. Je dis : « Je ne le connais
« point. Je ne suis certes pas son frère, je me
« tiens éloigné de son logis ; est-ce que j'ai ja-
« mais ouvert sa porte, franchi ses clôtures ?
« C'est quelque jaloux envieux de me voir et qui
« se croit appelé à me dépouiller de chats, de
« chèvres et aussi de vaches, et à fondre sur
« mes taureaux, sur mes moutons et sur mes
« boeufs, afin de les prendre pour lui. Si c'est un
« misérable qui prétend s'enrichir à mes dépens,
« non pas un Bédouin et un Bédouin habile,
« alors, qu'on mette l'affaire en jugement ! Mais
« si c'est un taureau qui aime la bataille, un
« taureau d'élite qui aime à avoir toujours le
« dernier mot, s'il a le cœur à combattre, qu'il
« dise l'intention de son cœur ! Est-ce que Dieu
« oubliera quelqu'un qu'il a toujours favorisé
« jusqu'à présent ? C'est comme si le provoca-
« teur était déjà parmi ceux qui sont couchés sur
« le lit funéraire ! » Je bandai mon arc, je dégai
geai mes flèches, je donnai du jeu à mon poi-
gnard, je fourbis mes armes. A l'aube, le pays de
Tonou accourut ; il avait réuni ses tribus, convo-
qué tous les pays étrangers qui dépendaient de lui,
il désirait ce combat. Chaque cœur brûlait pour

« Qu'il ne craigne plus, qu'il répudie la terreur !
 « Il sera parmi les Amis de l'ordre des Jeunes,
 « et qu'on le mette parmi les gens du cercle (1)
 « qui sont admis dans le Logis Royal. Qu'on
 « donne ordre de lui faire un apanage ! »

JE sortis vers lui dans l'intérieur du Logis Royal, et les Enfants me donnèrent la main, tandis que nous allions à la suite du Prouti deux fois grand (2). On me mit dans la maison du Fils Royal, où il y avait des richesses, où il y avait un kiosque pour prendre le frais, où il y avait des décorations divines et des mandats sur le Trésor de l'argent, des vêtements en étoffes royales, des gommés et des essences royales, telles que les Jeunes aiment à en avoir dans toute maison, toute espèce d'artisans en troupe ; comme les années avaient passé sur mes mem-

(1) Les personnages attachés à la cour de Pharaon reçoivent deux qualifications collectives, celle de *Shontiou*, les *gens du cercle*, ceux qui sont en cercle autour du souverain, et celle de *Qobtiou*, les *gens de l'angle*, peut-être ceux qui se tiennent aux angles de la salle d'audience.

(2) Le *Routi*, ou, avec l'article, le *Prouti*, est, comme *Pirâa*, Pharaon, une dénomination topographique qui a servi d'abord à désigner le palais du souverain, puis le souverain lui-même. C'est de ce titre que la légende grecque tira le *Protée*, roi d'Égypte, qui reçut Hélène, Pâris et Ménélas à sa cour (Hérodote, II, cxxii-cxxvi). Cf. Introduction, p. xxix.





Les Papyrus qui nous a conservé ce conte appartient au Musée égyptien de l'Ermitage impérial, à Saint-Petersbourg. Il a été découvert en 1880 par M. Wladimir Golénisheff, et signalé aux savants qui ont pris part au cinquième Congrès international des Orientalistes, à Berlin, en 1881. Le texte en est encore inédit, mais une traduction en a été publiée récemment :

Sur un ancien conte égyptien. Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin par W. Golénisheff, 1881, sans nom d'éditeur, grand in-8°, 21 p. Imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig. La traduction est fort exacte, ainsi que j'ai pu le constater moi-même, quand M. Golénisheff a eu la complaisance de me montrer l'original. C'est elle que j'ai reproduite, avec la permission de l'auteur, en la modifiant très-légalement sur quelques points.

On ne sait ni où le manuscrit a été trouvé, ni comment il vint en Russie, ni à quelle époque il entra au Musée de l'Ermitage. Il n'était pas encore ouvert en 1880, et, sans la curiosité intelligente de M. Golénisheff, il attendrait encore dans les tiroirs du Musée qu'on voulût bien le dérouler. Il est de la même écriture que les Papyrus 1-4 de Berlin, et remonte comme eux à la XII^e dynastie. Il compte cent quatre-vingt-neuf colonnes verticales et lignes horizontales de texte; il est complet du commencement et de la fin, et intact, à quelques mots près. La langue en est claire et facile, le type net et bien formé; c'est



LE NAUFRAGÉ

(XII^e DYNASTIE)



LE Serviteur savant dit : « Réjouis ton
« cœur, ô mon chef, car nous venons
« d'atteindre la patrie; après nous être
« tenus à la poupe du navire et battu des rames,
« la proue a touché la terre! Tous les gens se ré-
« jouissent et s'embrassent les uns les autres, car
« si d'autres que nous sont revenus en bon état,
« nous il ne nous manque pas un seul homme,
« et pourtant nous sommes parvenus jusqu'aux
« dernières limites du pays de Ouaoat, et nous
« avons traversé les régions de Sonmout (1).

(1) Le pays des *Ouaoat* est à cette époque la partie de la

L A-DESSUS il me dit : « Ne crains pas, ne crains
« pas, petit, et n'attriste pas ton visage ! Si
« tu es parvenu jusqu'à moi, c'est que Dieu t'a
« laissé vivre ; c'est lui qui t'a amené dans cette
« *Ile de Double* (1), où rien ne manque, et qui est
« remplie de toutes les bonnes choses. Voici, tu
« passeras un mois après l'autre, jusqu'à ce que tu
« sois demeuré quatre mois dans cette île, puis
« un navire viendra de ton pays avec des mate-
« lots ; tu pourras partir avec eux vers ton pays,
« et tu mourras dans ta ville. Causer réjouit, qui
« goûte de la causerie supporte le malheur : je
« vais donc te conter ce qu'il y a en cette île. Je
« suis là, avec mes frères et mes enfants, entouré
« d'eux : nous atteignons le nombre de soixante-
« quinze serpents, enfants et gens de la famille,
« sans mentionner encore une jeune fille qui m'a-
« vait été amenée par la fortune, sur laquelle le
« feu du ciel tomba et qu'il réduisit en cendres (2).
« Quant à toi, si tu es fort et que ton cœur soit
« patient, tu presseras tes enfants sur ta poitrine,
« et tu embrasseras ta femme, tu reverras ta

(1) Le *double* est l'âme égyptienne : *l'île de Double* est donc une île habitée par les âmes bienheureuses, une de ces *Iles Fortunées* dont j'ai parlé dans l'introduction, p. LXXVI-LXXVII.

(2) Le texte n'est pas très-clair en cet endroit : j'ai résumé en quelques mots la substance de plusieurs lignes, où était racontée l'histoire de la jeune fille.

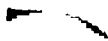
« Pount (1), et j'y ai des essences. Seul, le *par-*
« *fum d'acclamation* que tu parles de me faire ap-
« porter n'est pas abondant en cette île. Mais dès
« que tu t'éloigneras de cette place, tu ne rever-
« ras jamais plus cette île : elle se transformera
« en flots. »

ET voilà, quand le navire s'approcha conformé-
« ment à ce qu'il avait prédit d'avance, je
« m'en allai me jucher sur un arbre élevé pour
« tâcher de distinguer ceux qui y étaient. J'allai
« ensuite lui communiquer cette nouvelle, mais
« je trouvai qu'il la connaissait déjà, et il me dit :
« Bon voyage, bon voyage, vers ta demeure,
« petit ; revois tes enfants, et que ton nom reste
« bon dans ta ville, ce sont là mes souhaits pour
« toi ! » Lors je me courbai devant lui, les
« mains pendantes, et lui, il me donna des ca-
« deaux d'essences, de *parfum d'acclamation*, de
« pommade, de casse, de thuya, de bois de bré-
« sillet, de poudre d'antimoine, de cyprès, d'en-
« cens ordinaire en grande quantité, de dents
« d'éléphant, de lévriers, de cynocéphales, de
« singes verts, de toutes les bonnes choses pré-

(1) Pount est le nom des pays situés au sud-est de l'Égypte, sur les deux rives du Bab-el-Mandeb, et d'où les Égyptiens ont tiré de bonne heure la plupart des parfums qu'ils employaient au culte.

LE

CONTE DE RÀMPSINITOS





LES contes qui précèdent suffiront à donner au grand public l'idée de ce qu'était la littérature romanesque des Égyptiens. J'aurais pu, sans inconvénient, m'arrêter après l'histoire de Rampsinitos : aucun de mes lecteurs n'aurait réclamé la publication des fragments qui suivent. J'ai cru pourtant qu'il y avait quelque intérêt à ne pas négliger ces tristes débris : si la curiosité ne rencontre rien à y prendre, la science trouvera peut-être son compte à ne pas les ignorer complètement.

En premier lieu, le nombre seul des fragments prouve combien le genre de littérature, auquel ils appartiennent, était répandu en Égypte. C'est un argument de plus en faveur de l'hypothèse qui fait de ce pays un des lieux d'origine des contes populaires. Puis, quelques-uns de ces fragments ne sont pas tellement mutilés qu'on ne puisse y trouver aucun fait intéressant. Sans doute, douze ou quinze lignes de texte ne seront jamais agréables à lire pour un simple curieux ; un savant de profession y relèvera peut-être

ou du menu bétail, des terreurs de la déesse Ousirît ou de la Maîtresse des deux pays.

Il ne faut pas aller bien loin dans les nécropoles de Memphis et de Beni-Hassan, pour y rencontrer des bas-reliefs qui serviraient d'illustration au texte de notre conte. On voit, dans le tombeau de Ti, les bergers conduisant leurs troupes de bœufs et de veaux à travers un canal ou une flaque. Hommes et bêtes ont de l'eau jusqu'à mi-jambe ; même un des bouviers porte sur son dos un malheureux petit veau que le courant aurait emporté.

Le conte ajoute à ce que nous connaissons déjà par les monuments figurés un détail curieux et bien caractéristique. Il nous montre ceux des bergers qui s'entendaient au métier marchant derrière leur troupeau et récitant les incantations destinées à conjurer les périls du fleuve. Le Papyrus magique de la collection Harris renfermait plusieurs formules de ce genre, dirigées contre le crocodile et, en général, contre tous les animaux dangereux qui vivent dans l'eau. Elles sont trop longues et trop compliquées pour avoir servi à l'usage journalier : j'imagine que les charmes des bergers étaient courts et faciles à retenir.

Il n'est pas fort aisé de deviner avec certitude quel était le sujet du conte. J'ai trouvé pourtant, dans le curieux livre de Mourtadi sur les merveilles de l'Égypte, une légende qui présente quelque analogie avec l'épisode raconté dans ce fragment. Tandis que le

roi Gébire s'évertuait à construire Alexandrie pour la reine Charobe, son berger menait paître au bord de la mer des troupeaux qui fournissaient de lait la cuisine royale. « Un soir, comme il remettait ses bêtes « entre les mains des bergers qui lui obéissaient, lui, « qui était beau, de bonne mine et de belle taille, vit « une belle jeune dame sortir de la mer, qui venait « vers lui, et qui, s'étant approchée de lui de fort « près, le salua. Il lui rendit le salut, et elle com- « mença à parler à lui avec toute la courtoisie et « civilité possible, et lui dit : O jeune homme, « voudriez-vous lutter contre moi pour quelque chose « que je mettrai en jeu avec vous ? — Que voudriez- « vous mettre en jeu ? répondit le berger. — Si « vous me terrassez, dit la jeune dame, je serai à « vous, et vous ferez de moi ce qu'il vous plaira ; « et si je vous terrasse, j'aurai une bête de votre « troupeau. » Comment la jeune dame terrassa le berger, comment le roi Gébire, voyant disparaître ses brebis, lutta avec la jeune dame et la terrassa à son tour, cela n'est-il pas écrit en l'Égypte de Mourtadi, fils du Gaphiphe, de la traduction de M. Pierre Vattier, docteur en médecine, lecteur et professeur du roi en langue arabe (1) ? Je pense, quant à moi,

(1) L'ÉGYPTÉ DE MVRTADI FILS DV GAPHIPHE, OV IL EST TRAITÉ des Pyramides, du débordement du Nil, & des autres merueilles de cette Prouince, selon les opinions & traditions des Arabes. De la traduction de M. Pierre Vattier, Docteur en Medecine, Lecteur

coin de l'étoffe dans l'eau et la tendit de l'autre côté jusque sur les arbres fruitiers.

LE paysan vint sur le chemin public, et l'employé dit : « S'il te plaît, paysan, ne monte pas sur mes vêtements. » Le paysan dit : « S'il te plaît, mon chemin est bon. » Lorsqu'il fut dessus, ce chasseur dit : « Pourquoi as-tu pris mes dattes sur le chemin ? » Ce paysan dit : « La montée était longue ; le chemin avait des dattes, et tu t'es arrangé de manière que nous ne pussions passer que par dessus tes vêtements ; n'aurais-tu pas dû les écarter du chemin ? Alors voilà que cet âne-ci, qui est à moi, a rempli sa bouche de palmes de dattes. » Ce chasseur dit : « Voici que je vais t'enlever ton âne, puisqu'il a mangé mes dattes, car il faut qu'il subisse son châtement. » Ce paysan dit : « Mes voies sont bonnes. C'est injuste : je veux faire reculer mon âne, j'éloigne mon âne de ton linge, et tu t'en empares parce qu'il a rempli sa bouche de dattes ! Mais certes je connais le maître de ce domaine ; c'est le grand intendant Mirouitensi. Lui, certes, châtie la violence dans cette Terre entière (1) :

(1) La *Terre entière* est un des noms que les Égyptiens donnaient couramment à l'Égypte.

OR ce paysan parlait ainsi du temps du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nibkanri, à la voix juste. Quand le grand intendant Mirouitensi, le premier auprès de Sa Majesté, fut arrivé heureusement, il dit : « Mon seigneur, j'ai
« rencontré un paysan qui insistait à dire qu'il
« est vrai qu'on a volé sa propriété : voici qu'il
« vient à moi pour être jugé sur cela. » Le roi dit : « Si tu veux que je montre mon intégrité,
« ne réponds rien à ce qu'il dira. Veux-tu, quoi
« qu'il dise ou qu'il se taise, nous le rapporter
« par écrit : nous écouterons ce qui nous sera
« transmis de la sorte. Que sa femme et ses en-
« fants soient au roi ; car c'est un de ces paysans
« sans domicile qui nous est venu. Que l'on
« veille encore en silence sur ce paysan, sur sa
« personne. Tu lui feras donner du pain, mais
« fais qu'il ne sache pas que c'est toi qui le lui
« donne. » On lui fit donner un pain et deux pots de bière chaque jour : le grand intendant Mirouitensi les lui fit donner par son majordome, et ce fut celui-ci qui les lui donna. Voici que le grand intendant Mirouitensi envoya vers le prince de l'Oasis du Sel, afin que l'on fit des pains pour la femme de ce paysan et qu'on lui en donnât trois par jour.

A partir de cet endroit, le récit n'est plus guère

qu'un exercice de beau style. L'auteur raconte comment le paysan vint se plaindre une seconde, puis une troisième fois, et ainsi de suite, au grand intendant Mirouitensi, et se perdit en lamentations mêlées de compliments hyperboliques. Nous ne le suivrons point dans ses divagations de rhéteur démodé; elles nous conduiraient trop loin, sans avoir le mérite de nous mener jusqu'à la fin de l'histoire. Je crois que l'éloquence du paysan finissait par trouver grâces devant le roi et qu'on lui rendait son âne. Le voleur était-il puni? Son maître Mirouitensi était bien haut placé pour qu'on prît pareille liberté envers lui. D'autres en croiront ce qu'ils voudront : je pense, quant à moi, que l'employé en fut quitte pour une réprimande et que la leçon lui profita. Il trouva quelque moyen honnête de rançonner les gens sans les faire trop crier, et de les renvoyer, sinon plus contents, au moins plus muets que le paysan.



LA QUERELLE D'APOPI
ET DE SOKNOUNRI

Râ-Apôpi, v. s. f. le discours qu'il souhaitait :
 « Qu'un messenger aille vers le chef de la ville du
 « Midi pour lui dire : Le roi Râ-Apôpi, v. s. f.,
 « t'envoie dire : Qu'on chasse sur l'étang les
 « hippopotames qui sont dans les canaux du
 « pays, afin qu'ils laissent venir à moi le som-
 « meil, la nuit et le jour..... »

VOILÀ une portion de la lacune comblée d'une manière certaine, au moins quant au sens ; mais il reste, au bas de la page, une bonne ligne et demie, peut-être même deux lignes et plus, à remplir. Ici encore, la suite du récit nous permet de rétablir en esprit une partie de ce qui manque dans le texte. On voit, en effet, qu'après avoir reçu le message énoncé plus haut, le roi Soknounri assemble son conseil qui demeure perplexe et ne trouve rien à répondre ; sur quoi le roi Apôpi envoie un second messenger. Il est évident que l'embarras des Thébains et leur silence étaient prévus par les scribes d'Apôpi, et que la partie de leur discours, qui nous est conservée tout au haut de la page 2, renfermait la fin du second message qu'Apôpi devait envoyer, si le premier restait sans réponse. Dans les contes analogues, où il s'agit d'une chose extraordinaire que l'un des deux rois doit faire, on énonce toujours la peine à laquelle il devra se soumettre en cas d'insuccès, et la récompense qu'il rece-

« demain matin, quand] le disque solaire sortira
 « des deux horizons. » Il ordonna au lieutenant
 du temple d'Ammon de loger ces gens-là, [il dit à
 chacun d'eux] ce qu'il avait à faire et il les fit re-
 venir se coucher dans la ville le soir. Il [établit...

DANS les fragments de Florence, le grand-prêtre
 se trouve en tête-à-tête avec le revenant. Peut-
 être est-ce en faisant creuser le tombeau qu'il a
 rencontré par hasard un tombeau plus ancien, dont
 l'hôte s'est mis à causer avec lui. Au point où nous
 prenons le texte, c'est très-probablement le prophète
 d'Ammon qui a la parole.

JE grandissais et je ne voyais pas les rayons
 « du soleil, et je ne respirais pas le souffle
 « de l'air, mais l'obscurité était devant moi
 « chaque jour, et personne ne me venait trou-
 « ver. » L'esprit lui dit : « Moi, quand j'étais
 « encore vivant sur terre, j'étais trésorier du
 « roi Râhotpou, v. s. f., j'étais aussi son lieute-
 « nant d'infanterie. Puis, je passai en avant des
 « gens et à la suite des dieux, et je mourus en
 « l'an XIV, pendant les mois de Shomou (1) du

(1) L'année égyptienne était divisée en trois saisons de quatre
 mois chacune : celle de *Shomou* était la saison des moissons.

« Qu'on porte du brandevin d'Égypte sur le lac ! » Ils agirent selon l'ordre du roi. Le roi se lava avec ses enfants, et il n'y eut vin du monde avec eux, si ce n'est le brandevin d'Égypte ; le roi se délecta avec ses enfants, il but du vin en très-grande quantité, à cause de l'avidité que marquait le roi pour le brandevin d'Égypte, puis le roi s'endormit sur le lac, le soir de ce jour-là, car il avait fait apporter un lit de repos sous une treille, au bord du lac.

LE matin arrivé, le roi ne put se lever à cause de la grandeur de l'ivresse dans laquelle il était plongé. Passée une heure sans qu'il pût encore se lever, les courtisans proférèrent une plainte disant : « Est-il possible que, s'il arrive au roi de « s'enivrer autant qu'homme au monde, homme « au monde ne puisse plus entrer vers le roi pour « une affaire (1) ? » Les courtisans entrèrent donc au lieu où était le roi, et dirent : « Notre « grand maître, quel est le désir qui possède le « roi ? » Le roi dit : « Il me plaît m'enivrer « beaucoup.... N'y a-t-il personne parmi vous « qui puisse me conter une histoire, afin que je « puisse me tenir éveillé par là ? » Or, il y

(1) Litt. : « Est-ce chose qui peut arriver celle-là, s'il arrive « que le roi fasse ivresse d'homme tout du monde, que ne fasse « pas homme tout du monde entrée pour affaire vers le roi ? »

avait un *Frère royal* (1) parmi les courtisans dont le nom était Peoun (2), et qui connaissait beaucoup d'histoires. Il s'avança devant le roi, et dit : « Notre grand maître, est-ce que le roi ignore l'aventure qui arriva à un jeune pilote à qui l'on donnait nom... ? »

IL arriva au temps du roi Psamitik (3) qu'il y eut un pilote marié : un autre pilote, à qui on donnait nom..., se prit d'amour pour la femme du premier, à qui on donnait nom Taonkh... (4), et elle l'aimait et il l'aimait.

IL arriva qu'un jour le roi le fit entrer... ce jour-là. Passé la fête, un grand désir le prit... que lui avait donné le roi; il dit : « », et on le fit entrer en présence du roi. Il arriva à sa maison, il se lava avec sa femme, il ne put

(1) La lecture est douteuse : le titre de *Frère royal*, assez rare en Égypte, marquait un degré élevé de la hiérarchie nobiliaire.

(2) La lecture du nom est incertaine : j'ai pris, parmi les signes connus, celui dont la forme se rapproche le plus de la forme donnée par le *fac-simile*.

(3) Le nom remplit la fin d'une ligne et est fort mutilé : j'ai cru reconnaître un P dans le premier signe, tel qu'il est sur le *fac-simile*, et cette lecture m'a suggéré le nom de Psamitik.

(4) Litt. : « Prit amour d'elle-même on lui disait Taonkh (?) « son nom, un autre pilote était à lui... »

HISTOIRE DU BON TOUR
QUE JOUA LE SCULPTEUR PÉTISIS AU ROI
NECTONABO



Le papyrus qui nous a conservé ce conte faisait primitivement partie de la collection Anastasi. Acquis par le Musée de Leyde en 1829, il y fut découvert et analysé par

REUVENS, *Lettres à M. Letronne sur les Papyrus bilingues et grecs et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du Musée d'antiquités de Leyde*, Leyde, 1830, in-4°, p. 76-79.

Il fut ensuite publié entièrement, traduit et commenté par

LEEMANS, *Papyri Græci Musei antiquarii publici Lugduni Batavi*, Lugduni Batavorum, CIOCCCXXXVIII, p. 122-129.

Il n'a jamais été étudié depuis lors.

La forme des caractères et la texture du papyrus ont déterminé M. Leemans à placer la rédaction du papyrus dans la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère. La partie conservée du texte se compose de cinq colonnes de longueur inégale. La première, fort étroite, était de douze lignes; il n'en reste plus que quelques mots qui permettent de rétablir par conjecture le titre du conte. La seconde et la quatrième avaient vingt et une lignes chacune, la troisième vingt-quatre. La cinquième ne contient que quatre lignes, après lesquelles le récit s'interrompt brusquement au milieu d'une phrase, comme la *Querelle d'Apôpi et de Soknouiri* au Papyrus Sallier n° 1. Le scribe s'est amusé à dessiner un bonhomme contrefait au-dessous de l'écriture et a laissé son histoire inachevée.

Le sculpteur Pétisis nous est inconnu. Le roi Nectanébo, dont le nom est écrit constamment Nectonabo, était célèbre chez les Grecs de l'époque alexandrine, comme magicien et comme



HISTOIRE DU BON TOUR
QUE JOUA LE SCULPTEUR PÉTISIS AU ROI
NECTONABO

(ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE)



L'AN XVI, dans la nuit du 21 au 22 Pharamouthi, on rapporte que le roi Nectonabo, qui se trouvait alors à Memphis, après avoir fait un sacrifice et prié les dieux de lui montrer l'avenir, eut un songe de dieu. Il lui sembla que le bateau de papyrus appelé Rhôps (1) en égyptien abordait à Memphis : il y avait sur ce

(1) L'équivalent hiéroglyphique de ce mot n'a pas encore été retrouvé dans les textes.

bateau un grand trône, et sur le trône était assise la glorieuse, la bienfaisante, la distributrice bienfaisante des fruits de la terre, la reine des dieux, Isis, et tous les dieux de l'Égypte se tenaient debout autour d'elle, à droite et à gauche. L'un d'eux s'avança au milieu de l'assemblée, celui dont la hauteur est estimée de vingt coudées, celui qu'on nomme Onouris en égyptien (1), Mars en grec, et, se prosternant, parla ainsi :
« Viens à moi, déesse; toi qui as le plus de puissance parmi les dieux, toi qui commandes à tout ce qui est dans l'univers, toi qui preserves tous les dieux, ô Isis, et écoute-moi dans ta miséricorde. Ainsi que tu l'as réglé, j'ai gardé le pays sans faillir, et, jusqu'à présent, le roi Nectonabo a tout fait en ma faveur; mais Damaous, entre les mains de qui tu as constitué l'autorité, a négligé mon temple et s'est montré contraire à mes ordres. Je suis hors de mon propre temple, et les travaux du sanctuaire sont à moitié inachevés par la méchanceté du gouverneur. » La reine des dieux, ayant ouï ce qui vient d'être dit, ne répondit rien.

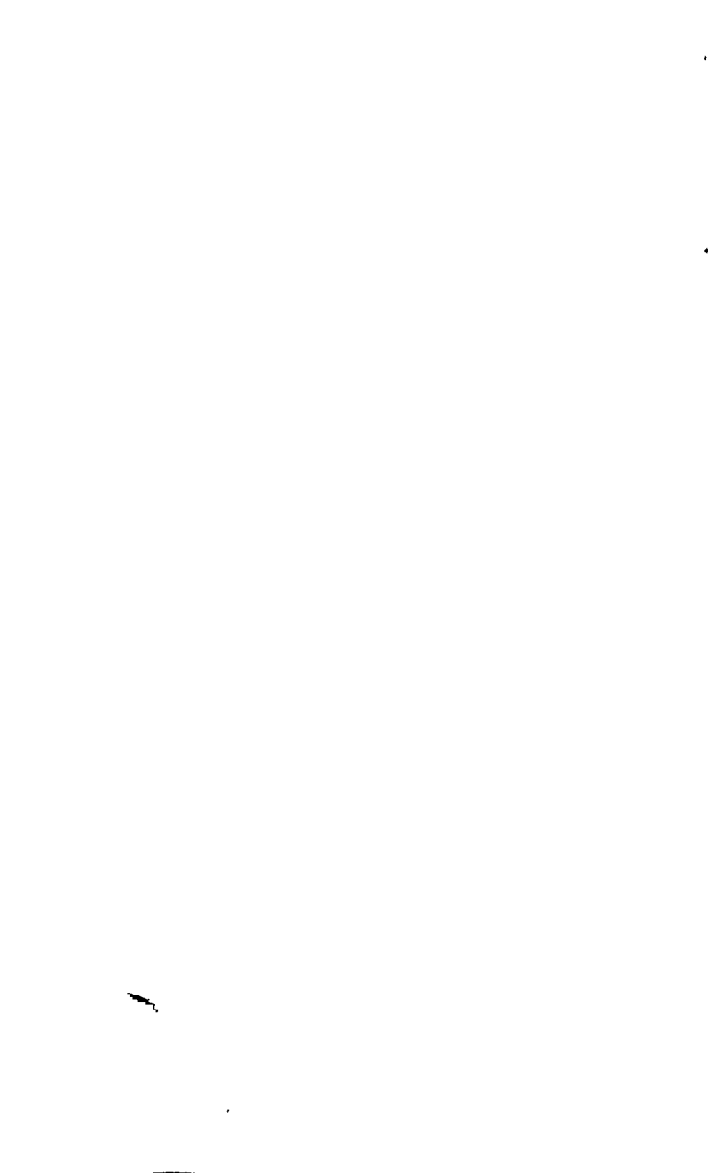
(1) L'orthographe adoptée aujourd'hui pour ce nom est Anhour ou Anhourî. Anhourî est une des nombreuses formes du dieu Soleil; il était adoré, entre autres, dans le nome Thinite et à Sebennytos.

jours, car il avait à terminer l'entreprise selon la volonté du dieu. Pétisis, après avoir reçu beaucoup d'argent, se rendit à Sebennytos afin de se divertir avant de se mettre à l'œuvre.

OR, le roi se promenant dans la partie méridionale du temple, selon...., le 5 d'Athyr, vit une fille, la plus belle des quatorze qui étaient au service....

LE récit s'arrête au moment même où l'action s'engage. La rencontre faite par le roi dans la partie méridionale du temple rappelle immédiatement à l'esprit la rencontre faite par Satni sur le parvis du temple de Phtah. On peut en conclure, si l'on veut, que l'auteur avait introduit dans son roman une héroïne du genre de Toubouï. Le plus sûr est de ne s'arrêter à aucune conjecture et d'avouer que rien, dans les parties conservées, ne nous permet de deviner quelles étaient les péripéties de l'action ou le dénouement.





VOLUMES PUBLIÉS DANS LA COLLECTION
DES LITTÉRATURES POPULAIRES

Charmants volumes imprimés avec grand soin sur papier des Vosges à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection ; caractères elzéviens, lettres ornées, fleurons, titres rouge et noir, cartonnés et non rognés, etc.

- Vol. I. — P. SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*. 1 vol. de XII et 404 pp., av. musique. 7 f. 50
Vol. II-III. — F. M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. 2 vol. de XI, 363 et 379 pages. 15 fr.
Vol. IV. — G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*. 1 vol. de LXXX et 225 pages. . . . 7 fr. 50
Vol. V. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*.
Tome I : *Poésies religieuses et nuptiales*. xxx et 365 pages, avec musique. 7 f. 50
-

Pour paraître prochainement :

- VI-VII. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*. Tomes II et III.
VIII. — E. LANCEREAU. *L'Hitopadésa*, traduit du sanscrit. 1 vol.
IX-X. — P. SÉBILLOT. *Traditions et Superstitions populaires de la Haute-Bretagne*. 2 vol.

En préparation :

- F. M. LUZEL. *Contes mythologiques des Bas-Bretons*. 3 vol.
P. SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires*. 1 vol.
J. BLADÉ. *Contes gascons*.
CONSIGLIERI-PEDROSO. *Contes populaires portugais*. 2 vol.
J. VINSON. *Littérature orale du pays basque*. 1 vol.
E. LÉGRAND. *Chansons populaires de la Grèce*. 1 vol.

